

Tous les organes du corps dont les fonctions ne sont pas immédiatement soumises au pouvoir de la volonté, exercent les uns sur les autres une réciprocité d'action qui les met dans une mutuelle dépendance, mais il en est quelques uns qui ne sont pas aussi directement exposés à cette règle générale, et qui peuvent continuer encore d'agir quelque tems seuls lorsque tous les autres sont devenus presque nuls. Ces organes sont le cerveau, le poumon et le cœur, et ils sont tellement liés entre-eux que la mort de l'un entraîne nécessairement celle des deux autres. Nous devons à l'immortel Bichat d'avoir démontré que tous les autres viscères, tels que le foie, l'estomac, les intestins, &c., de quelque manière qu'ils soient affectés, ne peuvent occasioner la mort qu'en faisant participer à leur dérangement un des trois organes dont nous venons de parler, qui se trouvant lui-même atteint, cesse d'agir et occasionne ainsi la mort de tous les autres. Ce genre de mort est celui qui résulte de toutes les maladies qui ne conduisent au tombeau que par degrés ; mais comme nous désirons trouver les causes qui peuvent amener une dissolution soudaine, on voit qu'il faut donc les rechercher dans une affection spontanée d'un de ces trois organes.

Le cerveau doit être regardé comme le centre commun de cette influence que les agens vitaux (les nerfs) exercent sur tous les organes caractéristiques de la vie dans l'homme. Cette fonction du cerveau est tellement liée à son mouvement continuél d'élévation et d'abaissement que dès que ce mouvement est interrompu, il cesse aussitôt son action. (C'est cet état que l'on nomme *syncope* et qui est une image fidèle de la mort.) Ce mouvement lui est communiqué par les pulsa-

---

reproduction. La même chose a lieu chez les animaux, mais comme ils ont à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance ils possèdent une intelligence qui quoique bornée à ce seul objet ne laisse pas d'être parfaitement distincte des propriétés vitales de leurs organes. Nous verrons bientôt que ces propriétés sont indépendantes de l'ame. N'est-il pas sage qu'en effet nous ne puissions arrêter à volonté les mouvemens de quelqu'un de nos viscères ? Mais c'en est déjà trop pour faire voir que l'on ne devra pas confondre les propriétés que nos organes partagent avec tous les êtres organisés et ce qui constitue vraiment l'homme, la pensée,